

CHAPITRE I

Quand le passé et l'avenir s'entremêlent

Dans une petite ville du nord, où les gens étaient fort simples, vivait une petite fille d'une beauté innommable, et qui était si vive d'esprit qu'elle faisait la fierté de ses parents ainsi que des habitants. Ses cheveux blonds, qui luisaient au soleil, rappelaient un champ de fils d'or, que complétaient des yeux bleu clair, sur une peau très pâle. Elle se nommait Mariad Awenan, et était l'un des premiers enfants nés sur Utopie. Son père, un certain Jeannot Ferrand, suivit Akanactém dès ses débuts, et celui-ci le tenait en haute estime. Quant à sa mère, Samanra Derlan, elle était sa seule confidente, une personne attentionnée, qui ne fit jamais la moindre chose qui puisse la blesser. Elle était blonde elle aussi, mais sa peau était bronzée, et des rides commençaient à se creuser sous ses yeux noirs qui possédaient ce don de sonder l'âme de ceux qui osaient s'y confronter. Mais cela faisait longtemps qu'elle n'avait eu à le faire. Les villageois, calmes et sympathiques, ne devaient pas souvent être ramenés à l'ordre, et elle les tenait assez en estime pour ne pas lire dans leurs pensées. Ce que sa fille respectait entièrement, mais qui n'était pas de l'avis de son mari. Grand, hirsute, auparavant sage et élégant, il avait depuis sombré dans l'orgueil

et la folie. Ses vêtements se résumaient à des haillons boueux et parasités, et dans ses yeux avides d'argent se reflétaient la corruption du pouvoir. Mariad aimait son père, mais elle le craignait aussi. Il battait sa famille de plus en plus souvent avec le temps, comme si chaque seconde lui enlevait un peu plus de son esprit. Sa femme voulut maintes fois s'extirper de cet enfer, ce à quoi sa fille répondait que demain serait meilleur, qu'il fallait être fort. Alors sa mère se mit à se promener aux alentours pour passer le temps. Elle retrouvait un peu de sa gaieté et cela se voyait. Sa fille était ravie de la voir de nouveau heureuse, car elle s'en voulait un peu de ne pas laisser Samanra vivre une vie meilleure qu'elle méritait plus que quiconque. La jeune enfant marchait elle aussi dans les champs de blé, une occupation qu'elle avait déjà toute petite. Ce fut avec nostalgie que la petite fille se remémora cette époque où Jeannot la berçait dans ses bras de colosse et l'embrassait sur les joues tout en regardant sa mère d'un air de dire :

— Que notre enfant est sublime, elle sera une source d'inspiration pour tous, j'en suis sûr !

Il ne mesurait pas à quel point il disait vrai. Sa fille deviendrait un jour le porte-parole d'une nouvelle ère, une ère de paix et de prospérité. Elle serait à son tour la porteuse de rêves et d'espoirs, comme Akanactém avant elle. Elle aurait bientôt une destinée sans pareil, à la hauteur de son intelligence et de sa splendeur. Mais cela viendrait en son temps. Pour le moment, seul le chemin qu'elle empruntait lui importait, tout le reste n'était que vide et illusions, et il faudrait du temps pour que celles-ci deviennent réalités. Coupant soudain par les bois, la jeune fille se retrouva dans une clairière touffue jonchée

de fleurs odorantes et de bosquets épineux. Elle s'allongea à même le sol et se mit à rêver. Son rêve la transporta dans un monde étrange et sinistre, peuplé d'hommes riches et immoraux, qui se moquaient bien des plus pauvres qu'eux, et qui les rabaissaient sans cesse, au point que ceux-ci ne parvenaient plus à penser, étaient étouffés par la peur de je ne sais quoi qui pourrait les mettre en danger. Alors une ombre lumineuse descendit des cieux, baignée d'une lumière divine, et tous se rangèrent à ses côtés. On le prenait pour un dieu salvateur venu pour les délivrer du mal, mais il savait bien qu'il n'était qu'un homme comme les autres, qui avait seulement écouté ses rêves. Il tourna la tête dans la direction de la petite fille, et lui sourit. Il ne prononça que quatre mots : *Akanyetrae, gelandi. Akanyetrae lusmirantes*¹. Puis elle se réveilla, dans la brume humide qui précède le coucher du soleil. Trois heures s'étaient écoulées et il était temps de rentrer. En chemin, elle se demandait comment allaient réagir ses parents, son père en particulier. Mais ses soucis furent balayés en voyant approcher deux hommes barbus aux sourcils broussailleux qu'elle connaissait bien. Ils se nommaient Fraedrick et Hinnolt Collins, et appartenaient à une ancienne caste de marins qui se nourrissaient des poissons abondants si nombreux au large de leur île. Ils émigrèrent malgré tout, le jour où des chalutiers énormes pompèrent les réserves de la mer qui les avaient si longtemps sauvegardés. C'est tout naturellement qu'ils rejoignirent la société REVA, qu'ils accompagnèrent leur dirigeant sur Mars, puis qu'ils s'installèrent dans le petit bourg de trente habitants pour y

1 Espère (ma) fille, espère à jamais.

mener une vie tranquille comme ils l'avaient toujours fait. La naissance de Mariad interpella tous les villageois, et les deux frères lui restèrent très attachés. Tant de fois jouèrent, discutèrent, réfléchirent-ils ensemble ! Ces vieux souvenirs firent monter des larmes aux deux marins, pourtant endurcis de toutes les épreuves difficiles qu'ils avaient traversées le long de leur vie. Ils commencèrent à parler d'une voix joyeuse :

— Je vois que tu es en retard, déclara Fraedrick, tes parents nous ont prévenus de ta disparition. Je me doutais bien qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Tu as grandi parmi nous. Tu connais les dangers de la nature, et comment t'en préserver.

— Mais tu nous as tout de même fichu une peur bleue, corrigea Hinnolt.

— Désolé les amis. Je suis consciente que j'aurais dû revenir, répondit-elle tristement, je ne devais que me promener. Mais j'ai vu une clairière si belle – Ah ! Vous auriez dû la voir vous aussi ! – que j'ai voulu m'allonger dans l'herbe, pour profiter de cette bénédiction qui m'avait fait venir en ce lieu. Et j'ai fait un rêve...

Fraedrick lui coupa la parole d'un ton cassé par la surprise :

— De quoi as-tu rêvé exactement ?

— D'un homme. Il était auréolé de lumière, on aurait dit un ange ! Il m'a parlé en se tournant vers moi. Je crois qu'il disait : *Akanyetrae, gelandi*, et d'autres choses que je n'ai pas compris. Pourquoi, vous pensez que c'est grave ?

— Rassure-toi, fillette, il n'y a pas matière à s'inquiéter, assura-t-il.